

Voix de l'Afrique ***(Vozes d'África)***

Castro Alves

Tradução de Michel Paty

Professor da Universidade de Paris 7 – Denis Diderot, pesquisador da *Équipe* REHSEIS e do CNRS, e professor convidado do departamento de Filosofia da USP.

I
Deus! ó Deus onde estás que não respondes?
Em que mundo, em qu'estrela tu t'escondes
 Embuçado nos céus?
Há dois mil anos te mandei meu grito,
Que embalde, desde então, corre o infinito...
 Onde estás, Senhor Deus?...

I
Dieu, ô mon Dieu, où donc es-tu qui ne réponds?
Quel astre, quel monde te cèle en ses tréfonds,
 Retiré dans les cieux?
Mon cri vers toi, en vain, depuis qu'il fut lancé,
Court par l'infini et deux mille ans sont passés...
 Où es-tu, Seigneur Dieu?

2

Qual Prometeu tu me amarraste um dia
Do deserto na rubra penedia,
– Infinito: galé!...
Por abutre – me deste o Sol candente,
E a terra de Suez – foi a corrente
Que me ligaste ao pé...

3

O cavalo estafado do Beduíno
Sob a vergasta tomba ressupino,
E morre no areal.
Minha garupa sangra, a dor poreja,
Quando o chicote do *simoun* dardeja
O teu braço eternal.

4

Minhas irmãs são belas, são ditosas...
Dorme a Ásia nas sombras voluptuosas
Dos *haréns* do Sultão.
Ou no dorso dos brancos elefantes
Embala-se coberta de brilhantes
Nas plagas do Hindustão.

5

Por tenda tem os cimos do Himalaia...
O Ganges amoroso beija a praia
Coberta de corais...
A brisa de Misora o céu inflama;
E ela dorme nos templos do Deus Brama,
– Pagodes colossais...

2

Au pourpre rocher du désert, tel Prométhée,
Un jour tu me fis garotter,
Moi l'éternel forçat
L'ardeur du Soleil fut le vautour qui dévore,
La terre de Suez cette chaîne qu'encore
Au pied l'on me passa.

3

Du bédouin le cheval épuisé plie son corps
Et tombe renversé sur le dos, bientôt mort,
Couché contre le sable.
Saignent mes flancs et la douleur mordante exsude
Quand darde du *simoun* le fouet de servitude
Ton bras impérissable

4

On chante de mes sœurs la beauté lumineuse...
Sommeille l'Asie aux ombres voluptueuses
Des *harems* du Sultan,
Ou bien, allant montée sur de blancs éléphants,
S'enveloppe d'étoffe enchâssée de brillants
Aux pays d'Hindoustan

5

D'Himalaya elle a pour tente les sommets...
Le Gange de baisers couvre la plage aimée
Revêtue de coraux.
La brise de Mysore embrase tout le ciel;
Elle au sanctuaire dort de Brahma immortel,
— Ses temples colossaux

6

A Europa é sempre Europa, a gloriosa!...
A mulher deslumbrante e caprichosa,
 Rainha e cortesã.
Artista – corta o mármore de Carrara;
Poetisa – tange os hinos de Ferrara,
 No glorioso afã!...

7

Sempre a láurea lhe cabe no litígio...
Ora uma c'roa, ora o *barrete frígio*
 Enflora-lhe a cerviz.
O Universo após ela – doudo amante –
Segue cativo o passo delirante
 Da grande meretriz.

8

Mas eu, Senhor!... Eu triste abandonada
Em meio das areias esgarrada,
 Perdida marcho em vão!
Se choro... bebe o pranto a areia ardente;
Talvez... p'ra que meu pranto, ó Deus clemente!
 Não descubras no chão...

9

E nem tenho uma sombra na floresta...
Para cobrir-me nem um templo resta
 No solo abrasador...
Quando subo às pirâmides do Egito,
Embalde aos quatro céus chorando grito:
 "Abrija-me, Senhor!..."

6

L'Europe est elle-même et toujours glorieuse!...
La femme fascinante et combien capricieuse,
 Et reine et courtisane.
Elle taille – sculpteur – le marbre de Carrare,
Et – poétesse – dit les hymnes de Ferrare
 De gloire diaphane!...

7

A elle toujours vont les lauriers des concours...
De couronne et *bonnet phrygien* tour à tour
 Vois, sa tête estornée.
L'Univers qui la suit – dans sa folie d'amant –,
Captif, met son pas dans son pas délirant
 De grande prostituée

8

Mais moi, Seigneur! les yeux de tristesse parés
Je vais à l'abandon, aux déserts égarée...
 Sans but marchant perdue!...
Le sable brûlant boit, si je pleure, mes larmes...
Pour, Dieu clément! qu'en les voyant, tu ne t'alarmes,
 Sur le sol répandues.

9

Et je n'ai même pas une ombre de forêt...
Et ni pour me couvrir un temple est demeuré
 Sur la terre de braise...
Quand de l'Égypte je gravis les pyramides,
Je crie aux quatre cieux, en vain, de pleurs humide :
 "Dieu, m'abrite et m'apaise!..."

10

Como o profeta em cinza a fronte envolve,
Velo a cabeça no areal, que volve

O siroco feroz...

Quando eu passo no Saara amortalhada...

Ai! dizem: "Lá vai África embuçada

No seu branco Albornoz..."

11

Nem vêem que o deserto é meu sudário

Que o silêncio campeia solitário

Por sobre o peito meu.

Lá no solo onde o cardo apenas medra

Boceja a Esfinge colossal de pedra

Fitando o morno céu.

12

De Tebas nas colunas derrocadas

As cegonhas espiam debruçadas

O horizonte sem fim

Onde branqueja a caravana errante

E o camelo monótono, arquejante

Que desce de Efrain...

13

Não basta inda de dor, ó Deus terrível?!
É, pois, teu peito eterno, inexaurível

De vingança e rancor?...

E que é que fiz, senhor? que torvo crime

Eu cometi jamais que assim me oprime

Teu gládio vingador?!...

10

Prophète couvrant son front de cendres, je noie
Ma tête dans le sable, et voici qu'il tournoie
 D'un sirocco violent...
Quand par le Sahara, de la robe de mort
Vêtue, je vais, on dit : "C'est l'Afrique qui sort,
 Voilée d'un burnous blanc... "

11

Ils ne voient pas que le désert est mon suaire,
Que campe le silence impérieux solitaire
 Ecrasant mon poitrail.
Et là, sur le sol où seul le chardon prospère,
Fixant le morne ciel, colossale de pierre,
 La statue du Sphinx baille.

12

Parmi les colonnes de Thèbes détruites
Les cigognes penchées guettent le point de fuite
 D'un horizon sans fin...
Où blanchit au soleil la caravane errante,
Et la chamelle au pas monotone, haletante,
 Descendant d'Ephraïm

13

Ma douleur ne suffit-elle encore, ô Dieu terrible?
Et ton sein éternel est source inextinguible
 De vengeance et rancœur?
Et pourtant, qu'ai-je fait, Seigneur? Quel affreux crime
Ai-je jamais commis, pour qu'ainsi tu m'opprimes
 De ton glaive vengeur?!...

14

Foi depois do Dilúvio... Um viandante,
Negro, sombrio, pálido, arquejante,
Descia do Arará...
E eu disse ao peregrino fulminado:
"Cão!... serás meu esposo bem-amado...
– Serei tua Eloá..."

15

Desde este dia o vento da desgraça
Por meus cabelos ululando passa
O Anátema cruel.
As tribos erram do areal nas vagas
E o nômade faminto corta as plagas
No rápido corcel.

16

Vi a ciência desertar do Egito...
Vi meu povo seguir – judeu maldito –
Trilho da perdição.
Depois vi minha prole desgraçada
Pelas garras d'Europa – arrebatada –
Amestrado falcão!...

17

Cristo! embalde morreste sobre um monte...
Teu sangue não lavou da minha fonte
A mancha original.
Ainda hoje são, por fado adverso,
Meus filhos – alimária do universo,
Eu – pasto universal...

14

C'était vers le déluge... un homme cheminant
Noir, et comme accablé, livide et haletant,
Descendait l'Arara...
Je dis au passant par le malheur désarmé :
"Tu es Cham! Tu seras mon époux bien-aimé...
– Et moi ton Eloa!..."

15

Depuis ce jour ancien le vent de la disgrâce
S'élançait en hululant dans mes cheveux et passe
L'Anathème féroce.
Les tribus vont errant, des dunes jusqu'aux plages,
Le nomade émacié sillonne les parages
De son coursier vélocé

16

De l'Egypte j'ai vu s'en aller la science...
Et mon peuple juif choisir la voie d'errance
De la perdition...
Et ensuite j'ai vu ma malheureuse race
Enlevée par Europe aux griffes de rapace
Fondant comme un faucon

17

Christ! ô Christ en vain tu agonises au mont...
Ton sang versé n'a pu enlever de mon front
La tache originelle
Et nous sommes toujours, par un destin contraire,
Mes fils – les parias de ce triste univers
Moi – la pâture universelle...

18

Hoje em meu sangue a América se nutre
— Condor que transforma-se em abutre
 Ave da escravidão,
Ela juntou-se às mais... irmã traidora
Qual de José os vi irmãos outrora
 Venderam seu irmão.

19

Basta, senhor! De teu potente braço
Role através dos astros e do espaço
 Perdão p'ra os crimes meus!...
Há dois mil anos... eu soluço um grito...
Escuta o brado meu lá no infinito
 Meu Deus! Senhor, meu Deus!...

S. Paulo, 11 de junho de 1868.

18

L'Amérique aujourd'hui de mon sang se nourrit
– Le libre Condor, mis en servitude, prit
 Du charognard l'aspect –
Aux autres se joignant... comme une sœur sans foi,
Tels les frères félons de Joseph autrefois
 L'avaient vendu, abjects!

19

Il suffit, Seigneur! De ton bras puissant lance,
D'astre en astre roulant et par l'espace immense,
 Le pardon pour mes crimes!...
Voici deux mille ans... je crie, sanglot qui m'éreinte...
Ecoute, Seigneur Dieu, dans l'infini ma plainte
 Du fond de mon abîme!

Traduit du portugais (Brésil) par Michel Paty, août 2000.

